

Les Reines shakespeariennes revisitées

Louise Vigeant

Numéro 86 (1), 1998

Le théâtre à Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (1998). Compte rendu de [Les Reines shakespeariennes revisitées]. *Jeu*, (86), 142–144.

LOUISE VIGEANT

Les Reines shakespeariennes revisitées

On entend d'abord des rires. Des rires de femmes, hystériques. Déjà le spectacle est sous le signe de l'excès, de l'outrance. Qu'ont-elles à rire, ces femmes ? Et d'abord qui sont-elles ? Des reines. Mais ces reines-là, vêtues de longues jaquettes blanches, les cheveux en bataille, ont l'air délabré. Ce sont des reines qui ne connaissent plus la dignité ni le respect, des reines rongées par le même mal que ces hommes qu'elles côtoient et dont elles dépendent, des rois puissants, intrigants et infâmes. Des reines en état de choc. Ainsi Gill Champagne montre-t-il les reines Shakespeariennes de Normand Chaurette.

Le dramaturge les a tirées de l'œuvre de Shakespeare pour les rassembler sur une même scène, une nuit de tempête, à Londres, en 1483. C'est une nuit cauchemardesque pendant laquelle le roi Edouard IV se meurt et que son frère, Richard, multiplie les manœuvres les plus sordides pour s'emparer de la couronne dont il n'est pas l'héritier. Dans un exercice d'écriture très exigeant, Normand Chaurette donne la parole à ces femmes dans l'antichambre du pouvoir : qu'y trouvent-elles ? s'y retrouvent-elles ? Elles veulent être reines... mais cela ne dépend-il pas plus des hommes que d'elles-mêmes ? Et d'ailleurs, que veut dire « être reine » ? Dans la pièce de Chaurette, ces reines se rencontrent, se confrontent, comme elles ne l'ont jamais fait chez Shakespeare. Et la secousse est brutale.

Elles sont six, appartenant aux deux familles ennemies de la Guerre des Roses : les Lancaster et les York. Il y a là Élisabeth, reine d'Angleterre, dont le mari est mourant, qui s'agite et s'inquiète pour ses enfants menacés ; se pressent autour d'elle ses belles-sœurs Isabelle et Anne Warwick, épouses des frères du roi, George la victime et Richard l'abominable, et qui se voient déjà sur le trône ; il y a aussi cette ex-reine, Marguerite, éternelle étrangère qui ne réussit pas à quitter l'Angleterre, et la duchesse d'York, l'aïeule, la mère de ces hommes par qui le malheur arrive, mais aussi de cette fille, la belle, la mystérieuse, la muette et manchote Anne Dexter. Elles sont toutes là, à s'épier, à s'envier, à se haïr. Et elles rient. De désarroi, de désespoir, de dégoût.



Les Reines

TEXTE DE NORMAND CHAURETTE. MISE EN SCÈNE : GILL CHAMPAGNE ; DÉCORS ET LUMIÈRES : JEAN HAZEL ; COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ENVIRONNEMENT SONORE : SERGE GINGRAS. AVEC LISE CASTONGUAY (ANNE DEXTER), MARIE DUMAIS (ISABELLE WARWICK), DENISE GAGNON (LA DUCHESSE D'YORK), ERIKA GAGNON (ANNE WARWICK), LINDA LAPLANTE (LA REINE ÉLISABETH) ET PAULE SAVARD (MARGUERITE D'ANJOU). PRODUCTION DU THÉÂTRE BLANC, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE, DU 21 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1997 ET AU THÉÂTRE DE LA VILLE, LES 20 ET 21 NOVEMBRE 1997.

Les Reines, Théâtre Blanc,
1997. Photo : Louise Leblanc.

Linda Laplante dans
les Reines de
Normand Chaurette,
mises en scène par
Gill Champagne.
Photo : Louise
Leblanc.

Normand Chaurette a imaginé ces reines, à peine moins cupides que leurs époux, aux prises avec leurs angoisses, leurs souvenirs et leurs fantasmes. Nous reconnaissons l'intrigue de la pièce *Richard III* : Richard, ne reculant devant aucune ignominie, veut éliminer son frère et les enfants d'Édouard pour accéder au trône – ce qu'il réussira d'ailleurs –, mais nous retrouvons surtout l'impétuosité des personnages du grand maître des drames historico-politiques. Ces personnages sont lucides et féroces, leurs souffrances, à la mesure de leur cruauté. En cela, nous ne pouvons que souligner le succès de Chaurette qui a su les recréer de manière tout à fait convaincante dans une langue magnifique où l'on flaire l'esprit shakespearien.

Bien sûr, la pièce porte sur le pouvoir, sur l'ambition et sur l'opportunisme, qui n'est jamais très loin. Mais elle porte aussi sur les angoisses intérieures quand surgit la désillusion, quand la méchanceté atteint des limites insoupçonnées. Et alors, que peut

le pouvoir ? Les reines vivent aussi d'autres drames. La duchesse d'York, par exemple, porte la responsabilité d'avoir anéanti la vie de sa fille, Anne Dexter. Elle lui a fait couper les mains après avoir découvert un amour illicite entre elle et l'un de ses fils. Déterminée à ne plus jamais parler, Anne Dexter hante le château, et sa mère. L'une des scènes les plus troublantes de la pièce est celle où Anne Dexter décide de rompre le silence et de rappeler ses amours, cause de la frustration immense de la mère écartée : « George était une sphère d'amour / Mais je régnais dans son cœur / Ah ce devait être souffrant / De t'incliner devant sa reine ! / Et tu regardais mes mains / En cherchant, gauche ou droite / Laquelle caressait le mieux / Les cheveux sacrés de George¹. » Victime d'un abus de pouvoir monstrueux, reniée (« Anne est le nom d'une enfant qui n'existe pas² »), Anne sait que tout son être, son existence, dans tous les sens du mot, ne dépend pourtant toujours que de sa mère : « Quand tu aurais tout transformé / Y compris mon cœur / En un amas de silence et d'oubli / Je n'en continuerais pas moins / De te demander qui est Anne³. » Elle sort de son mutisme devant cette mère centenaire toujours intransigeante, ce jour-là précisément, parce qu'elle sait qu'elles sont toutes confrontées à l'inéluctable, parce qu'elle sait que George va mourir : « Cette maison n'est plus qu'un entonnoir / Où tout se mélange et s'écoule / Dans la bouche pourrie de la mort⁴. »

1. Normand Chaurette, *les Reines*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1991, p. 61.

2. *Ibid.*, p. 59.

3. *Ibid.*, p. 65.

4. *Ibid.*, p. 63.



Des odeurs de fin du monde

Ces femmes fantômes paraissent déjà en dehors du monde ; l'atmosphère de tempête, si fortement symbolique du « climat qui prévaut dans ce palais⁵ », est bien rendue par l'agitation des personnages et par l'environnement sonore. Mais la sensation de dérèglement vient aussi beaucoup du fait que les comédiennes jouent sur une grosse pastille (qui n'est pas sans rappeler le fameux cercle-théâtre du monde de Shakespeare) montée sur un mécanisme, de sorte que chaque déplacement déclenche un mouvement de l'ensemble. Les femmes sont toujours à déséquilibrer l'autre et à rechercher leur propre équilibre. Il s'agit là d'un signe visuel très fort, imaginé par Gill Champagne et Jean Hazel, pour montrer jusqu'à quel point elles sont liées l'une à l'autre et comment leurs gestes entraînent forcément des effets. Qu'ils soient personnels ou politiques, les propos rejaillissent sur la vie des autres.

La couronne figée dans la glace, suspendue au-dessus de cette aire de jeu restreinte, figure bien à elle seule la convoitise qui habite chacune des reines. À mesure que le temps passe, la glace fond, laissant au centre une petite flaque où se dissolvent tous les espoirs. Si la Warwick grimpe de façon grotesque sur le dispositif, exhibant le côté enfantin de la quête, la duchesse d'York, elle, se recueillera presque religieusement quand on lui posera la couronne sur la tête quelques instants pour qu'elle puisse au moins se dire avant de mourir qu'elle a été reine d'Angleterre. Ces deux scènes illustrent bien les registres différents sous lesquels se déploie ce spectacle. Émotions et souffrances côtoient grimaces et manigances.

Émotions et souffrances côtoient grimaces et manigances.

Cette mise en scène de Gill Champagne – qui est le premier, faut-il le souligner, à monter un texte de Normand Charette à Québec – se situe bien dans la trajectoire de son travail, manifestant un parti pris pour le jeu mouvementé et stylisé. Dans ce sens, d'ailleurs, sa mise en scène, très symbolique, se démarque fortement de celle qu'avait proposée André Brassard à la création de la pièce en 1991⁶. Le Théâtre Blanc, créé en 1979, a produit une quinzaine de spectacles, toujours à partir de textes contemporains, parmi lesquels j'ai vu, dans des mises en scène de Gill Champagne, *Cendres de cailloux* de Daniel Danis et *Soirée bénéfique pour ceux qui ne seront pas là en l'an 2 000* de Michel Marc Bouchard ; chaque fois, Champagne mise sur des images, peu nombreuses mais fortes, et exige des acteurs un investissement très physique. Certes, dans le cas des *Reines* de Charette, ses choix ont souligné le côté inhabituel de la situation dans laquelle se trouvent ces femmes : le jeu montrait l'instabilité, le rythme créait l'urgence. Fantômes et enfants à la fois, les reines se débattaient dans un univers pervers et décadent où s'exacerbaient leurs insatisfactions.

J

5. *Ibid.*, p. 17.

6. Voir l'article de Wladimir Krynski, « Les coulisses féminines d'un royaume », dans *Jeu* 60, 1991.3, p. 121-124.